

Chapitre 21

Retour vers les Bayous aux Alligators.

L'officier ne se presse pas. Son cheval avance lentement sur le sable crissant de la travure. L'air hautain, le militaire vient lentement à notre rencontre. Notre cocher est descendu de sa banquette et donne à boire à notre cheval au moyen du seau du lot de bord de la voiture. Simon et moi attendons placidement l'arrivée du capitaine de cavalerie sanglé dans son uniforme bleu sombre aux parements, passepoils et foulard jaunes. Son ceinturon, son baudrier et son étui à revolver noirs luisent de leurs éclairs bleuâtres. Le fourreau de son sabre est soigneusement fourbi et la garde de laiton brille comme de l'or. Seule touche de fantaisie dans cet uniforme impeccable, les bottes de cuir soigneusement cirées ont des revers ocre qui mettent une touche de couleur en travers des jambes, moulées dans le sombre si l'on fait abstraction de la bande jaune qui garnit la couture extérieure du tissu bleu marine.

Sa monture est impeccablement soignée, la robe luisante, le poil taillé en damier sur les fesses, la queue peignée et étrillée et la crinière ajustée. Le tapis de selle réglementaire est d'un bleu-roi immaculé passepoilé du jaune vif de la cavalerie. Les mains gantées de peau fine ocre clair serrent discrètement les doigts sur les rênes et le cheval s'immobilise, les pieds en rectangle comme au manège.

L'officier fait un salut militaire décontracté et lent puis nous adresse enfin la parole. Il nous demande où nous comptons nous rendre.

- Mon ami retourne vers Charleston, répond Simon. Moi, je dois rendre visite à des amis qui habitent à Alexandria. Je vais donc conduire mon ami à la gare du chemin de fer et ensuite je rendrais visite à mes amis.

- J'entends que vous êtes étrangers. Pourriez-vous me montrer vos documents de voyage ?

Il reste un peu pensif devant le passeport et le laissez-passer diplomatiques de Simon ; il fronce carrément les sourcils devant le sauf-conduit que m'a fait tenir Allan Pinkerton, signé du Secrétaire à la Guerre et contresigné par le Secrétaire d'État. Tout le poids d'un passeport diplomatique joint à celui d'une lettre de mission militaire. Sans que ladite mission soit mentionnée, bien évidemment. Ce document qui se présente sous la forme d'une lettre agit semble-t-il comme un véritable passe-partout universel. L'officier perd un peu de sa superbe, nous rend nos papiers puis s'adresse à nous avec plus d'aménité :

- Si vous voulez bien me suivre, je vous conduis de l'autre côté du fleuve. »

Cet homme observe une attitude finalement plus rigide qu'hautaine. Certes il ne doit pas éprouver beaucoup d'estime pour les civils et les diplomates mais après tout il fait son travail. Cette apparente rigidité fait partie de ces travers de certains militaires qui ont fait que je me suis réorienté sans regret vers une carrière, toujours au service de l'État, mais civile. Cela ne veut pas dire que les fonctionnaires soient finalement moins rigides et imbus de leur statut que les militaires, dans la France impériale. Mais j'ai tout de même pu apprécier en Guadeloupe que les fonctionnaires en poste aux colonies sont beaucoup décontractés qu'en France continentale.

Nous arrivons tout doucement au bout du pont. Avant de nous laisser approcher de la fin de l'ouvrage, l'officier de cavalerie arrête sa monture et se tourne vers nous. Me fixant droit dans les yeux, il me demande :

- Rien ne vous oblige à me répondre, mais tout à fait entre nous et sans caractère officiel, qu'est-ce qui peut bien faire que deux Français avec mandats officiels l'un des États-Unis, l'autre de l'ambassade de France, passent en territoire ennemi ?

- Je suis surpris, Mon Capitaine, que vous considériez un État américain comme ennemi. Des divergences entre des États et Washington doivent-elles conduire à considérer lesdits États comme ennemis ? Certes, il semble que la situation se tende au point que l'on va

vers une guerre civile, mais il reste encore un espoir de voir les politiciens des deux camps parvenir à un accord. C'est pour tenter de trouver ce style d'accord que nous œuvrons mon ami et moi-même.

- Pensez-vous sincèrement qu'il reste un espoir de trouver une solution pacifique alors que les deux camps mobilisent leurs troupes ?

- Honnêtement, j'ai bien peu d'espoir mais il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer. Seulement, de toute façon, si les politiciens des deux camps jettent leurs États dans la guerre, il n'y aura à l'issue ni vainqueur ni vaincu. Et il faudra tout reconstruire après la période de folie.

- C'est bien mon souci. Vous savez, j'ai fait la guerre contre le Mexique. J'étais tout jeune sous-lieutenant sortant de West Point lorsque je suis arrivé dans l'Alamo. Le fort était tombé, il ne restait que des ruines. Les sauvages de Santa-Anna avaient massacré tout le monde, y compris les derniers civils qui avaient préféré rester avec la garnison plutôt que de profiter de la possibilité d'évacuer que leur avait accordée le général mexicain avant l'assaut final. On peut dire que, là, j'ai découvert la haine.

Certes, il faut éviter que les sentiments prennent le pas sur la raison, dans mon métier. Je me suis donc fait violence et il nous est même arrivé de faire des prisonniers, mon unité et moi-même. J'ai pu mesurer qu'un fond de haine peut conduire au succès militaire si elle n'aveugle pas le soldat. J'ai aussi compris qu'une fois que l'ennemi est prisonnier, il reste un ennemi et que le garder en camp peut être très consommateur de forces combattantes. C'est pourquoi, fort de cette expérience, je ne puis en vouloir à ceux de mes camarades qui prônent l'application du « *black flag* » aux combats terrestres¹. Seulement, dans la guerre qui s'annonce, nous sommes nombreux à avoir de la famille dans « l'autre camp », qu'on « marche » avec Washington ou avec les États sécessionnistes. Le colonel Lee vient de refuser la promotion au grade de général de corps d'armée que lui proposait M. Blair le *Postmaster General* de la part du Président pour prendre le commandement de l'Armée du Potomac. Il a déclaré que son pays c'est la Virginie avant les États-Unis et que s'il doit se battre ce ne sera pas pour l'ingérence de Washington contre la liberté des États, dont celui où il est né et où il a sa famille. Il a donc refusé de servir plus longtemps sous les ordres de « D.C.² » qui prétend imposer aux États une loi ne relevant pas de sa compétence.

- Je ne suis pas spécialiste de droit constitutionnel états-unien et ne saurais prendre position juridique sur ce sujet...

- C'est une position qui se défend, dans la mesure où les divergences de vue entre les États du nord et les États cotonniers ne portent ni sur la sécurité nationale ni sur la politique étrangère mais bien sur une organisation interne de la vie économique de chaque État.

- En tant que Français, répond Simon, je pourrais vous objecter que, s'agissant de l'esclavage, il s'agit d'une affaire de droit civil et de droit des libertés humaines. Or les États-Unis se sont bien fondés, que je sache, sur la liberté et c'est à ce titre que les gens du Marquis de Lafayette se sont engagés aux côtés des « *insurgents* ».

- Vous n'avez pas tort. Mais la question de l'esclavage n'est pas le fond de l'affaire. Si nous en sommes arrivés là où nous en sommes aujourd'hui, c'est que les États du Nord et ceux du Sud évoluent différemment depuis des décennies. Vous savez, j'ai de la famille en Caroline du Nord, État du Sud malgré son nom. Ils sont agents immobiliers et côtoient de ce

¹ *To raise the black flag above the battlefield* ou *to blackflag the battlefield* [lever le pavillon noir au-dessus du champ de bataille] fait référence à la guerre de course et à la piraterie qui en est l'avatar illégal et signifie qu'il n'y aura pas de prisonnier. Cette conception réglementaire aux États-Unis au cours de la première décennie de l'indépendance remonte aux guerres indiennes et n'a jamais eu son pendant dans les armées françaises à part contre certaines « bandes » au Moyen Âge. Mais l'expression est encore utilisée dans les discussions de popote, en particulier dans la Corps des Marines. Elle est toujours appliquée dans les compagnies privées de mercenaire qui agissent pour le compte du Pentagone dans certaines zones sensibles comme on a pu le voir en Irak récemment.

² Washington, capitale fédérale, se situe non dans un État, mais dans le *District of Columbia*, abrégé en D.C. Par extension, il est courant d'appeler Washington « D.C. », encore maintenant.

fait tous les milieux aisés, y compris des cotonniers. J'ai appris à aimer la façon de vivre des gens du Sud et leur charmante indolence apparente. À la Nouvelle Orléans où de nombreux affranchis et esclaves en marronnage ont trouvé refuge, j'ai découvert une musique nouvelle, qui allie les rythmes des Africains avec les instruments de chez nous, les voix de nègres à la langue française ou à l'anglais de chez nous, l'apparente joie du chant à une profonde nostalgie. Si l'esclavage aux États-Unis n'a fait que conduire à l'éclosion de cette musique, alors on peut citer ce proverbe des anglais « *Every cloud has its silver lining*³ ».

De ces contacts, j'ai appris que le poids économique de l'esclavage est de plus en plus lourd. D'ailleurs, cette institution du passé est en voie de disparition. Même si aucune contrainte légale ou force n'oblige les propriétaires à affranchir leurs esclaves, ils finiront par le faire.

- Oui mais pendant ce temps-là les nègres restent sous le joug des contremaîtres. C'est facile de dire que l'esclavage finira par mourir de sa belle mort. Pendant ce temps, les esclaves souffrent et sont maintenus dans l'ignorance qui les conduit à se résigner à leur condition inique. Tandis que si le Président Lincoln peut imposer l'abolition comme l'a fait la République française en 1848, alors tout le monde sera libre dans ce pays.

- Vous avez raison sur ce point. Mon regret est que, parce qu'il a voulu forcer les choses, le Président Lincoln dont tout le monde connaissait les positions avant son élection et qui a eu des électeurs même dans les États cotonniers, le Président Lincoln donc, a hérissé les susceptibilités des États. Regardez sa maladresse à Baltimore ! À quoi cela ressemble-t-il de venir incognito dans cette ville ? C'est faire insulte à ses citoyens et à ses élus, Maire, chef de la police et juge de paix compris.

- Il n'est pas toujours facile d'être le Président. Surtout dans ce pays où les gens sont soucieux de leurs libertés et de leurs prérogatives. »

Je tente par ces mots de détendre l'atmosphère. Ce capitaine me paraît finalement bien plus sensé que je ne l'aurais cru. Mais Simon en rajoute :

- Soucieux de leurs libertés, certes mais pas de celles des nègres.

- Pax, Simon. Monsieur n'est pas un esclavagiste, même s'il pense que l'on aurait pu attendre encore que les choses évoluent d'elles-mêmes. Mon capitaine, je vous promets que nous ferons du mieux de nos moyens pour tenter des missions de bons offices. Et nous continuerons même si la guerre se déclenche, ce qui est déjà pratiquement fait depuis l'affaire de Fort Sumter et les événements de Baltimore. Mais pour le moment on ne peut pas dire que ces escarmouches soient de vrais événements de guerre. Sur ces paroles que je voudrais optimistes, nous vous saluons car nous avons encore de la route pour arriver à la gare d'Alexandria.

- Messieurs, je vous rends votre salut avec plaisir et tiens vous exprimer que nous sommes nombreux à attendre avec anxiété les résultats de démarches telles que les vôtres. Si la guerre ne me fait pas peur, elle ne me plaît pas quand elle doit opposer des Américains entre eux pour quelque motif que ce soit. »

Il nous salue aimablement et nous laisse le passage. Nous finissons de traverser. De l'autre côté du pont, un autre officier lui aussi en bleu marine nous arrête. Il fait preuve dans son attitude de la même rigueur que celle de son collègue, rigueur qui frise la rigidité. Les parements rouges de son pantalon et le bandeau de sa casquette de la même couleur écarlate m'indiquent qu'il s'agit d'un artilleur. Malgré son uniforme bleu, il porte un ceinturon dont la boucle rectangulaire est frappée des trois lettres C.S.A. « *Confederate States' Army* » [Armée de Terre des États Confédérés]. Lui aussi est capitaine, lui aussi est entouré de soldats. Ceux-ci sont en uniformes plus ... poétiques. Les armes ne sortent visiblement pas toutes d'un arsenal militaire. Je repère notamment quelques fusils assez longs dont la batterie à silex a été transformée en batterie à percussion et qui seraient bien incapables de porter une baïonnette.

³ À chaque nuage sa frange de lumière. En français, on dit volontiers « À quelque chose malheur est bon », mais c'est moins poétique.

Le capitaine artilleur n'a pas jugé bon de s'encombrer d'un sabre et il porte un revolver avec un canon incroyablement long qui l'a forcé à ouvrir le bas de son étui de cuir fauve. À sa demande, Simon exhibe son laissez-passer diplomatique. L'homme se tourne alors vers moi en levant un sourcil. Je lui tends non pas les papiers que m'ont remis les autorités de Washington mais la lettre de mission de bons offices du gouvernement Confédéré ainsi que le laissez-passer diplomatique que m'a fait remettre l'Amiral par les services de l'Ambassade.

- Et avec ces documents, vous avez pu passer en zone yankee ?

- Oui, mais pour circuler là-bas, j'ai aussi un sauf-conduit de Washington. » Sans qu'il me le demande, je le lui présente. Il nous considère d'un air pensif. S'adressant à moi, il me demande combien de temps je compte séjourner le territoire de la Confédération des États d'Amérique.

- Longtemps. J'habite à Charleston, en Caroline du Sud.

- Évitez donc de montrer ce sauf-conduit yankee à n'importe qui. Vous risqueriez fort de vous trouver accusé d'espionnage. Et en temps de guerre, c'est la cour martiale immédiate et le peloton d'exécution dans la journée.

- Et la même punition pour le crétin qui l'aura condamné dès que le Président Davis aura vent de l'affaire ! » s'exclame Simon. Décidément, il a la langue bien pendue, mon « Bazar ».

- Pax, Simon. Mon capitaine, je vous remercie de votre conseil. Et vous avez bien vu que je n'ai sorti ce document qu'à votre demande. Il me semblait naturel, compte tenu de votre position à la frontière, de vous expliquer comment je n'ai pas eu de difficulté en *District of Columbia*. Je n'en ai pas eu non plus dans le Maryland.

- Vous étiez dans le Maryland ?! Où cela ? »

Je sens son enthousiasme plus que sa curiosité.

- À Baltimore où j'ai passé une nuit.

- Baltimore ! C'est de là que je suis. Comment avez-vous trouvé la ville ?

- Très belle...

- Non, Enfin, oui, je sais, C'est une belle ville, mais après les émeutes, est-elle très abîmée ?

- Non. Pas du tout. Mais si vous êtes du Maryland, que faites-vous dans l'armée confédérée ?

- Je n'ai pas aimé la lâcheté de Lincoln. Et puis cette façon de vouloir faire la loi dans les États, je réproûve. Alors j'ai fait comme a dit mon colonel. Dans le Maryland, on aime bien la façon de vivre des gens du Sud. Alors j'ai pris le train puis je suis venu Alexandria pour rejoindre l'artillerie confédérée parce que je suis artilleur. Maintenant, je ne peux plus revenir chez moi.

-J'ai vu que vous êtes artilleur. J'ai moi-même travaillé avec les artilleurs de Charleston.

- Mais vous êtes français ! Vous êtes avec la Confédération ?

- Je vis à Charleston. Je suis géomètre et j'ai enseigné à vos collègues de Charleston une méthode de pointage indirect.

- Seriez-vous le Baron « *Dibardail* » ? »

Je souris. « Je suis en effet Pierre-Hubert de Berdeille.

- Je n'arriverai jamais à prononcer votre nom, mais je vous remercie de ce que vous avez fait pour la bataille de Fort Sumter.

- Je n'y ai pas pris part.

- Mais vous avez participé à la préparation par votre soutien technique et topographique.

- Ne le répétez pas. Cela me gênerait dans mes contacts avec les autorités de Washington. »

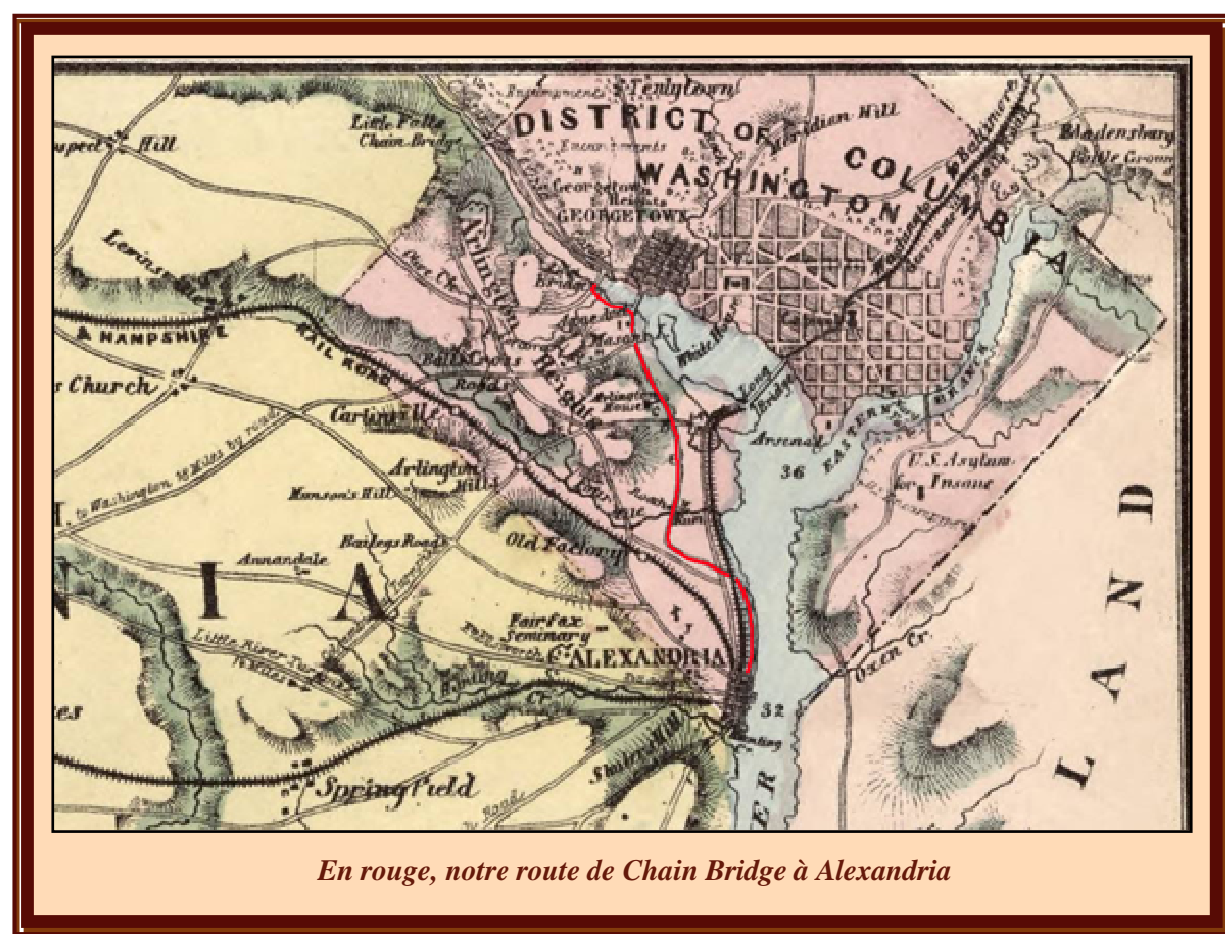
Le capitaine artilleur nous sourit avec un air complice et nous souhaite bon voyage. Simon engage la voiture sur la route large et à revêtement lisse qui longe le fleuve. Nous

croisons encore des unités de nouvelles recrues qui marchent en rangs plus ou moins ordonnés. En quittant le pont, j'ai eu peur parce que la route principale monte vers les hauteurs de la colline d'Arlington. Mais Simon qui semble bien connaître les lieux me rassure vite.

- Nous n'allons pas passer par les crêtes. La vue est magnifique mais il n'est pas question de fatiguer le cheval outre mesure. Nous allons passer par une bretelle qui part sur la gauche dans une centaine de mètres et rejoindre la route menant d'*Aqueduct bridge* à Alexandria. »

Le programme me va très bien et je me contente de regarder le paysage. Il y a un seul endroit un peu critique, c'est le franchissement d'un petit cours d'eau, une sorte de gros ruisseau puant qui se jette dans le Potomac en descendant de la colline d'Arlington laquelle nous surplombe sur notre droite.

- C'est un des nombreux « Rios Crados » qui se jettent dans le fleuve. Celui-ci descend des hauteurs d'Arlington.



- Rios Crados ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne suis pas familier de l'espagnol.

- Crados, c'est une hispanisation de l'argot français « Craspec ». Sale, quoi. Et rio c'est un cours d'eau.

- Oui, cela je le sais. C'est crado qui me posait problème. Parce que même en catalan de l'Ariège, je ne connais pas de mot approchant.

- Alors que moi qui suis juif du Comté de Toulouse, je parle couramment l'espagnol...

- Et ?

- Et il n'y existe pas non plus ce genre de mot. Non, blague à part, je suis effaré de ce que les gens fichent dans le fleuve. C'est pire que la Seine parce que les gens sont plus nombreux ici, en fait.

- Tu sais, toute la pelleterie de Millau balance ses déchets dans la rivière. Et maintenant, avec les nouveaux traitements du cuir à base de chrome, je plains les poissons.

- A propos, tu as vu l'air sidéré de Thomas Twopersons quand tu lui as parlé de remplacer le cuir des semelles ? Eh bien pendant que tu achetais des plaques sensibles pour ta chambre photographique chez le pharmacien, je suis retourné le voir. Il avait déjà envoyé un arpète chercher une plaque de ce caoutchouc destiné à fabriquer des joints de canalisations de vapeur chez un ami à lui qui fournit les compagnies de chemin de fer. Je suis sûr qu'il a déjà posé une semelle de cette matière sur une des paires de bottes qu'il avait en finition.

- Ma foi, si cela lui permet de faire des affaires...

- N'empêche, il fallait y penser, tu as toujours de ces idées, toi ! »

Il se tait parce que c'est à notre tour de nous engager sur le petit ponceau étroit qui enjambe le « Rio Crado ». Le cheval rechigne à s'engager sur les planches malgré la persuasion patiente du cocher.

- La dernière fois que nous sommes passés une planche a cédé sous le poids de la voiture et le pauvre animal a pris un bain jusqu'au poitrail dans cette eau dégoutante. Il a fallu le laver au savon noir et lui permettre d'aller se rouler dans la terre du manège pour se refaire le suint. »

Depuis, m'explique Simon, l'animal se méfie des petits ponts à tablier de rondins. Une fois la bonne route rejointe, le cocher reprend un petit trot que le cheval semble apprécier. Après un moment de silence, Simon me dit d'un air pensif : « Que veux-tu, peut-être parce que je suis juif et que je me sens en complète liberté dans ce pays, je ne peux admettre que l'esclavage y perdure.

- Je comprends ta position, mais il ne faut pas qu'elle t'aveugle et surtout qu'elle s'impose de façon visible dans tes contacts diplomatiques.

- Je te trouve bien conciliant avec les « rebelles ».

- J'ai appris qu'on est toujours le rebelle de quelqu'un et que tel qui est vu comme un héros de la liberté dans son camp devient vite un rebelle aux yeux de son adversaire. En un mot comme en cent, j'ai toujours à cœur de distinguer l'être humain embarqué dans une cause de la cause elle-même. »

Simon n'est pas tout à fait sur la même longueur d'onde que moi sur ce sujet épineux, je le sens bien, mais cela ne trouble pas mon amitié pour lui. Nous continuons donc notre route en silence. En ce qui me concerne, j'emplis mes yeux de tout ce que nous traversons, de tout ce qui nous entoure. Notre route est parfois assez proche du fleuve mais lorsque le fond de vallée s'élargit nous reprenons de la distance avec l'eau. Nous nous remettons à rouler sous les sycomores dont le feuillage nouveau illumine d'un vert tendre la nature de cette fin d'avril. Quelque distance avant d'arriver à Alexandria, la route principale passe sous la voie ferrée pour se rapprocher à nouveau du Potomac. J'aurais trouvé plus judicieux de nous engager vers la ville par un autre itinéraire qui continue vers le centre de la ville mais Simon m'indique qu'en passant par là nous arriverons du bon côté de la gare. Cela nous donne en plus l'occasion de voir le nœud ferroviaire qui part en étoile de la ville d'Alexandria. Nous roulons en contrebas de la voie qui court sur la droite de notre chemin en surplombant la rive du fleuve qui coule à notre gauche. La route est nettement moins bonne que celle que nous avons connue jusqu'à présent mais elle est sûrement plus ombragée l'été. Nous arrivons à un gué à sec où la route traverse le fond d'un ravin tracé par un cours d'eau intermittent qui a creusé un thalweg profond d'à peu près cinq mètres. Pour permettre à la voie ferrée de le passer, il a fallu bâtir un pont comme on les construit ici dans ce genre de terrain, en bois. Un incroyable entrelacs de madriers fait une sorte de colombage sans torchis qui soutient la travure et le tablier de ce qui mérite bien le nom d'ouvrage. D'ouvrage de dentelle de bois. Le cocher fait arrêter le cheval et descend se porter à la hauteur de sa tête. Je n'ai pas fait attention au bruit que fait un train en approche mais le cheval si. Le cocher a compris l'inquiétude de l'animal et a préféré éviter toute panique. Nous entendons maintenant distinctement l'ahanement de la locomotive qui s'essouffle sur la rampe en montée légère au

flanc de ce bout de la colline d'Arlington. Nous voyons maintenant le panache de fumée qui perd de son épaisseur tandis que l'on perçoit que le mécanicien réduit un peu la puissance de traction. Et soudain, d'entre les arbres qui encadrent la voie au-dessus de notre position, apparaît la locomotive verte et noire ornée de cuivres et laiton brillants qui tracte un long train de fourgons à bestiaux en s'éloignant de la ville où nous nous rendons. Le bruit de la machine est nettement moins fort maintenant que le sommet de la côte est atteint mais c'est le pont de bois qui a pris le relais en grinçant horriblement sous le poids de l'énorme masse du train.



Le pont de bois grince horriblement sous le poids de l'énorme masse du train.

- Et voilà, commente Simon. Les chevaux réquisitionnés partent vers les unités militaires pour ensuite rejoindre les champs de bataille. Mais tu verras qu'un jour ils seront remplacés par des locomotives pour route qui tireront les charrettes sans devoir passer sur des rails.

- Eh bien mon vieux, tu as trop tiré sur l'absinthe », répons-je. « Comment imagines-tu de faire rouler une locomotive qui pèse fort lourd sur autre chose que du rail de fer ou, comme on le fait aussi en Caroline du Sud, des rails de bois avec une table de roulement en fer ? Et encore, ces rails de bois ne résistent-ils pas longtemps et sont incapables de porter des trains lourds.

- Je fais confiance à l'homme. Il va rapidement trouver un moyen de remplacer le cheval par une petite locomotive. »

En fait Simon est passionné par les trains, comme moi-même d'ailleurs. Mais il exagère toujours dans le rêve. Il continue la conversation. « Si tu passes à Manassas Junction au cours de ta descente vers le Sud, tu pourras te rendre compte de l'importance que va avoir le train dans cette guerre. Je pense même que Manassas Junction sera un point clé de la stratégie des transports et sans doute un enjeu stratégique des combats. Pour le moment, je pense que tu vas avoir l'occasion de mesurer ce qu'est la pagaille d'une mobilisation dans un pays où le principe de fonctionnement essentiel est l'entreprise privée et où la notion même d'arsenal n'a pas le même sens que chez nous. Ici, un arsenal est un établissement militaire où on entasse du matériel que l'armée a acheté aux entreprises et fabriques civiles. C'est sans doute dans l'un de ces arsenaux que ce train a été chargé les chevaux qu'il transporte. Mais nous arrivons à Alexandria. Nous allons te déposer à la gare et pour ce faire nous allons passer devant le principal bâtiment officiel de la ville. Cela se nomme la « *Marshall House* ». Tu n'as rien de spécial à y faire, mais nous devons passer devant pour nous rendre à la gare. »

Nous longeons encore la rive du Potomac et avant d'entrer en ville je jouis d'un spectacle qui me remplit d'aise. Sur ce large fleuve, on trouve de gros navires. Et j'ai alors plaisir de contempler un magnifique vaisseau de haut bord. Façon de parler parce qu'en fait il n'a qu'une ligne de sabords et son bord n'est donc pas très haut. C'est, me précise Simon, la frégate états-unienne Pensacola. Il s'agit d'un clipper, un de ces navires rapides qui ont fait la fierté des États-Unis mais qui sont déjà condamnés à l'obsolescence par le développement rapide de la traction à vapeur. Simon, a compris la vivacité de mon intérêt pour ce bateau. « Nous sommes en avance, donc nous allons prendre un chemin détourné pour nous approcher du fleuve. Ainsi, tu pourras admirer ce Clipper. C'est vrai que tu es d'une famille de marins de la Royale !

- Mon Simon, tu es un vrai ami ! »

Le cocher nous arrête tout près de l'eau au bout d'une zone de débarras d'un petit chantier naval qui n'a pas l'air très prospère.



Des messieurs en costume de bourgeois et quelques dames semblent en discussion d'affaires avec un patron marinier barbu. Et tout ce beau monde semble attendre l'arrivée de quelque chose ou quelqu'un. Une yole à la coque blanche est tirée à terre, prête à appareiller, mais pour aller où ? Le Monsieur le plus proche de nous qui porte des lunettes cerclées de fer à monture fine parle avec l'accent du sud. Il serait de Caroline du Sud ou de Georgia que je n'en serais pas autrement surpris. D'après ce que j'ai compris, ils ont tous besoin d'une voiture pour se rendre au centre-ville d'Alexandria mais le fiacre qui devait les prendre n'est pas là. Simon me regarde et prend un air de chien battu. « C'est bon, je vais leur proposer nos

services... » Mais au moment où il va s'approcher d'eux, arrive une voiture de grande remise attelée de deux mules.

- Hé les bourgeois ! Désolé du r'tard, mais je viens d'en finir a'c le « *draft*⁴ ». Le Sergent m'a laissé v'nir vous chercher pasque j'avais déjà fait affaire â'c vous aut', mais vous êtes mes derniers clilles avant la fin eud' la guèè. J'm'a engagé cont' ces vauriens à Lincoln. Le temps d'vous déposer et de r'miser et j'm'en vas erjoind' el bataillon ! »

« Trop tard, fait Simon. Tu feras le bon samaritain avec une autre beauté...

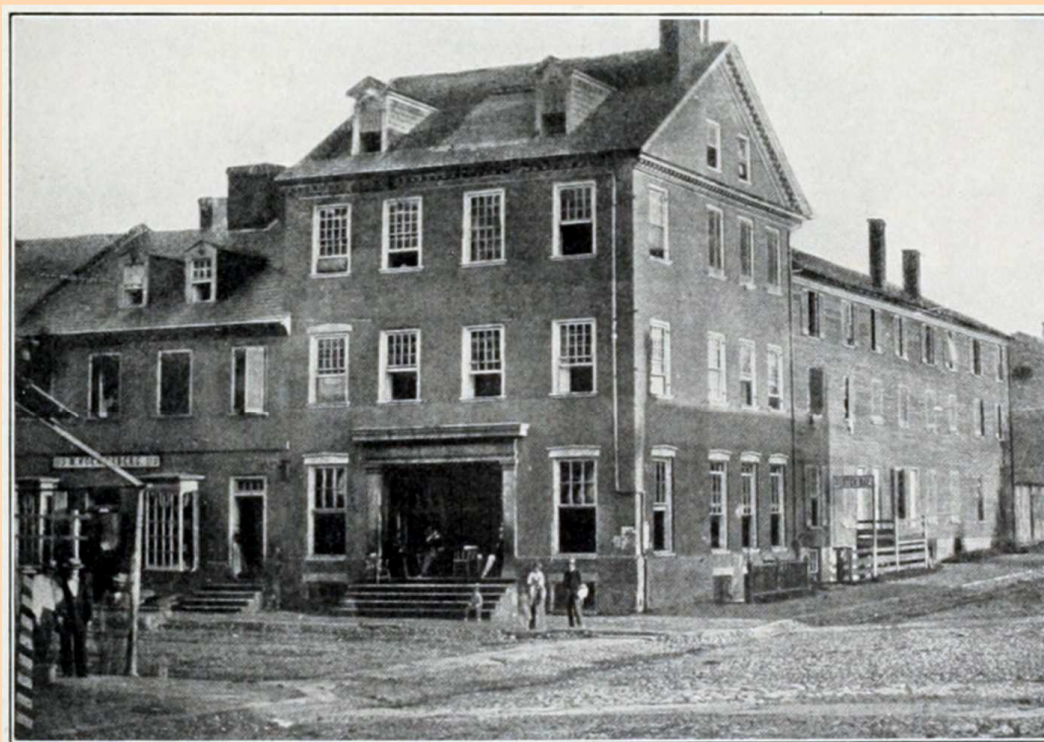
- Je t'en prie, je suis fiancé.

- Mais tu ne m'en avais pas parlé. Je la connais ? Elle est parente avec un des gars de ta promotion ?

- Non. Elle est de Guadeloupe.

- Ah, Monsieur donne dans l'exotique. Mais tu ne l'as donc pas vue depuis plusieurs mois... »

Sans entrer dans les détails je lui situe Hélène Toppenot. Lui aussi est fiancé avec une jeune fille de la communauté française de Washington. Elle est de famille juive et son père tient une grosse affaire de fourrures de luxe. Elle a une belle dot mais le futur beau-père préférerait un gendre civil et fait tout pour inciter Simon à « prendre le chapeau mou ». Tandis qu'il m'explique tout cela, nous arrivons sur la place centrale d'Alexandria en face de la *Marshall House*.



MARSHALL HOUSE, ALEXANDRIA, VIRGINIA, 1861

« En principe, m'explique Simon, il y a toujours beaucoup plus de monde sur cette place. Mais aujourd'hui, c'est jour de conscription et d'engagements. Toute cette agitation va bouleverser la vie de tous les jours, ici.

⁴ Draft, en principe, la conscription. Ici, le soldat a confondu les deux registres. Puisqu'il s'est engagé et n'est donc pas un appelé, il n'est pas sur le registre de la conscription mais sur celui des engagés volontaires.

- À mon avis, il y a bien autre chose qui va bouleverser la vie de tous les jours. Je sens plus encore qu'à mon départ de Charleston ou même mon arrivée à Baltimore l'autre jour que cette fois ça y est, on est bien entré dans une marche à la guerre. »

Tout avait trop bien marché jusqu'à présent. Arrivés à la gare, nous découvrons que le train pour lequel nous avions fait ma réservation et qui devait partir demain matin n'est plus sur le tableau de roulement. L'employé du chemin de fer me précise qu'il a été réquisitionné pour les mouvements de troupes.

« Tout ce que je puis vous conseiller, c'est de reporter votre voyage à après-demain. Il y a un train léger incapable de tirer de wagons lourds qui assure une liaison mais seulement jusqu'à Gordonsville. Après il faudra vous débrouiller pour prendre un autre train qui vous rapprochera du Sud. Voyons vos billets. »

Il prend un registre et recherche quelque chose. Il me sourit en me regardant par-dessus son lorgnon. « La réservation est faite mais le billet est encore à payer. C'est donc tout simple. Je vous transfère la réservation sur le train de demain. Comme cela vous serez sûr d'avoir une place assise. De toute façon ce train n'a que des voitures d'une seule classe. Mais vous aurez votre sac avec vous, car ces voitures ont des porte-bagages au-dessus des banquettes. »

Bon, ce ne sera pas pire que le Crampton de Saint-Cyr à Paris, de toute façon. Autre déconvenue, ma chambre d'hôtel réservée par télégraphe ne pourra m'accueillir qu'une nuit et je dois la rendre demain avant dix heures. Simon est ennuyé pour moi. Il me dit : « Bon, je vais oser. Saurais-tu te faire passer pour juif ? »

- Tu sais, je ne parle pas hébreu, même pas Yiddish. Je ne connais pas les prières. J'ai bien quelques notions de courtoisie, mais...

- Cela ne fait rien, je tente le coup même en ne te faisant pas passer pour juif. Fais-moi confiance. De toute façon, annule ta réservation dans cet hôtel de m... Je ferai en sorte qu'il soit « tricard » dans les services de notre ambassade. On ne lui enverra plus aucun client. »

S'adressant au cocher :

- Antonio, tu nous conduis chez qui tu sais. » Puis se tournant vers moi : « Ce sont des gens charmants, mais juifs très pratiquants. Ils nous hébergent Antonio et moi lorsque nous venons ici. J'espère qu'ils t'accueilleront, même si tu n'es pas juif. Sinon, nous trouverons autre chose. Ils ont une maison qui est un délice, tu vas voir cela. Et il y a des plantes de jardin et de serres. Parce que le monsieur est pharmacien et il cultive les plantes dont il a besoin. Mais c'est un homme fort secret et qui est aussi un puits de science et de sagesse. Il est fort possible qu'ils t'accueillent, finalement. Mais...

- Mais nous sommes vendredi et ce soir commence le Shabbat.

- Ah, tu sais ?

- Bien sûr. Il y a dans ma famille une très ancienne tradition d'entente avec les juifs, surtout dans les situations difficiles. Cette tradition remonte au Moyen Âge.

- Eh bien, espérons que les Cohen te feront bon accueil.

- J'en suis persuadé. »

Nous quittons la ville en direction du sud sur la route de Mont Vernon. Au bout de quelques kilomètres nous nous engageons dans une allée cavalière en sous-bois. Le cheval trotte toujours crânement mais il commence à s'essouffler. Il est temps de se reposer. Finalement, le brave animal a trottiné une bonne partie de la journée. Il n'a eu que quelques moments de pose au cours desquels le cocher lui a donné de l'eau et un peu de foin sec rangé dans le coffre arrière de la voiture.

- Nous sommes attendus mais à deux plus le cheval et non à trois.

- Si cela doit causer du souci, ramène-moi en ville et je me débrouillerai. » Je suis surpris d'entendre Antonio se mêler de la conversation et pourtant avec une certaine autorité, il remarque :

- Tu fais bien des embarras, Simon. Maître Cohen est beaucoup plus simple que cela. Et je ne l'ai jamais vu refuser le couvert ni le vivre à quiconque sous prétexte qu'il est goy. Ne vous inquiétez pas, Monsieur le Baron. D'autant que votre seul patronyme lui fera vous ouvrir les bras.

- Pourquoi donc ?

- Parce que Maître Cohen se nomme en réalité Maître Shlomo Kahana. Cohen est la modernisation de son nom. Et l'aïeul éloigné et homonyme de Maître Shlomo Kahana a vécu chez un chevalier Pierre-Hubert de Berdeilhe quand le zèle imbécile du « grand » Saint-Louis a lancé la France dans une persécution absurde contre les juifs et le Talmud. Mais il vous expliquera cela mieux que moi. »

Bonté divine ! Voici que va ressurgir le « Grimoire du Bosc ». Après des lustres de sommeil depuis le treizième siècle ! Déjà en Guadeloupe on m'a appelé « *lou éréter* ». Ce n'est pas vrai que dans ce Nouveau Monde qu'est l'Amérique du Nord un vieux grimoire va refaire surface ! En attendant de me pencher sur cette question je reçois un choc artistique lorsque nous débouchons sur l'aire d'accueil de la maison des Cohen.



*Je reçois un choc artistique lorsque nous débouchons
sur l'aire d'accueil de la maison des Cohen.*

En fait j'ai l'impression d'être en France, dans une grosse maison de la campagne provençale. La bâtisse est grande et massive, et en pierre. Les pins qui ombragent le parc en répandant une odeur de balsamine voisinent avec des iris et de nombreuses fleurs dont certaines sont encore en boutons. Les verts tendres, les jaunes et les rouges et roses voisinent

avec le gris bleuté des cyprès et des ombres sur les mousses. Après le tumulte de Washington et des petites villes que nous avons traversées animées de la cacophonie des préparatifs de guerre, le parc arboré de la maison des Cohen me semble une oasis rafraîchissante.

On est bien loin de ces maisons états-uniennes souvent construites en bois sur une assise solide faite d'un mur de pierre qui entoure un remblai de tout-venant. Comme en France, les portes et portes-fenêtres du rez-de-chaussée donnent directement sur le sol de l'allée empierrée d'où l'herbe n'est néanmoins pas totalement absente. Au bruit de notre arrivée, un homme assez grand s'encadre dans une petite porte qui débouche sous une tonnelle de vigne vierge. Vêtu d'une chemise de coton écru qui entre dans son pantalon de forte toile grise, d'un gilet de livrée et d'un de ces chapeaux de feutre à large bord qui ont la faveur des cow-boys, on le devine majordome ou maître d'hôtel de la maison. Lorsqu'il reconnaît Simon, il rentre sur le pas de la porte et lance d'une voix forte : « Shlomo ! Le petit Simon est de retour avec Antonio et un blanc que je ne connais pas. » Il faut que cette voix résonne pour que je me rende compte de ce que l'homme est un noir. Mais je ne pense pas qu'il ait un rôle de domestique, en fait, puisqu'il appelle le maître des lieux par son prénom. Cet homme intrigant revient sur le pas de la porte et hurle un prénom d'une voix de stentor.

Du fond du bâtiment de l'écurie qui se dissimule en arrière plan de la propriété tout en restant proche de la maison, une sorte d'écho répond qu'il arrive tout de suite.

Avec notre cocher, le palefrenier – encore un noir – emmène notre cheval et la voiture vers la remise et l'écurie. Le géant s'approche enfin de nous et embrasse affectueusement Simon. Pendant ces effusions, arrive un vieil homme à barbe blanche dont l'apparition me sidère. J'ai déjà vu cette tête dans ce très vieil incunable qui a fait partie de l'héritage transmis de génération en génération dans notre famille depuis le moyen âge. Je devine sans difficulté qu'il s'agit du maître des lieux, ce pharmacien juif qui impressionne tant Simon. Le vieil homme plonge ses yeux noisette dans les miens. Sans me quitter du regard, il dit à Simon en plissant son front :

- Simon, si tu nous ramènes souvent des Saint-cyriens comme Monsieur, je sens que je vais changer d'avis sur les officiers de carrière. Soyez le bienvenu Monsieur de Berdeilhe.

- Maître Kahana ! » Ma voix tremble d'émotion. Le vieil homme s'approche dans sa robe de soie verte en brocart de soie et de fil d'or de Damas... Mais qu'est-ce que je raconte ? Il porte un costume noir avec chaussures à boucles, bas écrus et lévite parce que nous approchons du coucher du soleil qui marque, le vendredi soir, l'ouverture du Shabbat. L'espèce d'aura de lumière vient de s'éteindre, qui me l'a un instant fait entrevoir dans le costume qu'il portait à Carcassonne avant de devoir se réfugier à Brassac il y a bien des siècles, au Moyen Âge. Il a dans les yeux un fugace éclair qui s'éteint à son tour. « Mon enfant, j'ai eu un instant l'impression de te voir dans ta belle robe de chevalier nouvellement adoubé avec la magnifique épée que t'avait offerte Raymond Rotfer, comte de Foix. » Nous nous taisons, confus de nos égarements communs. Le pharmacien a eu une vision, lui aussi. Mais plus puissante que la mienne puisque lorsque mon aïeul a été adoubé en 1248 ou 49, il n'avait pas encore fait la connaissance de cet apothicaire juif de Carcassonne qui donnait dans la spagirie, cette pharmacie liée à l'époque à l'alchimie. Il ne l'avait rencontré qu'en partant pour la croisade.

Le pharmacien jette un coup d'œil circulaire et m'interroge. « Sais-tu ce que sont devenues l'épée de Cypango et l'épée de son adoubement qui ont accompagné ton aïeul tout au long de sa vie, c'est-à-dire de sa Voie initiatique ?

- Maître, si je vous disais non, ne me rayeriez-vous pas de votre propre livre ?

- Baron Pierre-Hubert de Berdeilhe, tu sais bien que seul Dieu peut rayer un homme du Livre.

- Je plaisantais...

- Je sais. Tu n'as pas changé depuis ...

- Mais Maître, c'est la première fois que nous nous rencontrons. »

J'ai peur. Pour la première fois de ma vie je mesure la réalité de ce qui jusqu'à présent n'était pour moi qu'une maxime rituelle : « Il...

- Il y a un temps pour tout, même pour que les temps se rejoignent. » Le pharmacien vient de citer ce que j'allais dire. Nous nous regardons et nous scrutons jusqu'en nos âmes, lui et moi. Une sensation que je connais bien m'envahit. Elle m'a souvent permis d'éviter des erreurs graves. Pendant un bref instant vu de l'extérieur mais beaucoup plus long en mon esprit, je sens que mon âme sort de mon corps et observe la scène qui « entoure l'instant présent ». Je vois mon corps physique de l'extérieur, comme un oiseau qui observerait un bout de terre tel l'épervier en vol immobile au-dessus de sa proie. Je sais ce que produit ce voyage intime sur mon entourage. Quand après mon long survol de la situation je reviens en moi, il y a toujours quelqu'un demande, « Oh, ça va ? » ou encore « Alors, on rêve ? ». Pendant une seconde d'existence réelle, j'ai donné l'impression de rêvasser. Pratique quand on a la sensation d'avoir volé presque un quart d'heure comme un oiseau de proie... Il est cependant des gens particulièrement sensibles qui, eux, ne se trompent pas sur le phénomène. Et je suis sûr que la Bonne Lucie est de ceux-là. Je suis certain que Sié, le cocher des Toppenot, est très au fait de cette possibilité de l'esprit humain.

Mais cette fois, c'est le majordome géant qui intervient. « Arrêtez, tous les deux. Restez avec nous. Vous reprendrez cette conversation dans le laboratoire. Et toi, Pierre-Hubert, ne crains rien. Shlomo est dans la plénitude de ses moyens, il ne délire pas et a tout son bon sens. Mais la situation est si rare et si inattendue. Bien évidemment, tu restes avec nous jusqu'à ton départ pour le Sud. Je veux dire que Maître Kahana t'accueille comme un membre de sa famille. » Le vieux pharmacien fait oui de la tête par mouvements de faible amplitude mais à fréquence élevée. Il est muet d'émotion et ses yeux brillent de ferveur.

Nous entrons enfin dans la maison. Il y fait froid malgré la température clémente à l'extérieur. Il est vrai que les murs sont épais et qu'il ne fait beau que depuis pas très longtemps ici cette année. Madame Kahana nous accueille aimablement. Nos chambres sont prêtes. Grande est la maison et petite est la famille. Les deux fils sont absents. Ils ont quitté la maison pour travailler l'un comme médecin à New York, l'autre comme lapidaire à Boston. Restent à la maison les deux filles ; la plus âgée des deux prépare son mariage et la dernière est tout juste en train de sortir de l'enfance. Elle reste chez ses parents qui l'instruisent en plus qu'ils ne l'éduquent. Madame Kahana lui enseigne le travail d'une bonne ménagère mais aussi la musique et les traditions juives. Elle lui enseigne aussi le français et l'hébreu. Les périodes de fêtes juives et les shabbat sont autant d'occasions pour cette famille d'approfondir les connaissances religieuses. Le père lui enseigne les divers aspects de ses connaissances pharmaceutiques. Il est persuadé qu'un jour les femmes pourront tenir une pharmacie en pleine responsabilité. Selon lui, il est temps que la pharmacienne ne soit plus seulement l'épouse du pharmacien mais qu'elle soit enfin la praticienne qui, comme un pharmacien homme, prépare des potions et médicaments et contribue à mettre à disposition des médecins les produits indispensables à guérir les malades.

*
* *

Maître Kahana a retrouvé une pleine sérénité. Une femme de chambre nous conduit à nos chambres à l'étage. Lorsque j'ai déposé mon sac, je ressors pour toquer à la porte de Simon. Il a manifestement ses habitudes dans cette maison et cette chambre où il se trouve est la « sienne ». En réponse à ma question, il m'explique :

- Maître Kahana est un très grand chercheur – et trouveur – en pharmacie. Mais je le crois aussi un biologiste très averti.

- Mais est-il un homme à s'épancher comme il l'a fait à mon sujet ?

- Je ne l'ai jamais vu dans cet état. Mais comme tu t'en es rendu compte, il a repris son état normal.

- Oui, c'est rassurant. Mais le grand nègre qui a l'air de tout régenter, qui est-il exactement ?

- Un cas ! Oui, c'est un cas. Il a été affranchi pour services rendus à la famille de son ancien propriétaire. Il avait simplement sauvé toute la maisonnée de la diphtérie.

- Comment a-t-il fait cela ?

- Mystère. Mais il est arrivé ici alors que la crise de chômage laissait des quantités d'ouvriers nègres sur le carreau. Maître Kahana avait besoin de main d'œuvre mais le bureau de placement ne lui proposait que des déportés de justice. Il lui aurait fallu accepter de loger un condamné aux travaux forcés mais aussi les cinq gardiens armés du pénitencier où ils purgeaient leur peine. Et si Maître Kahana se sentait parfaitement en mesure de canaliser les énergies bonnes et mauvaises du convict, il ne voulait pas devoir en plus surveiller le comportement des gardiens vis-à-vis de ses filles. Comme il avait refusé cet arrangement avec le bureau du procureur, le bureau de placement l'avait radié de la liste des demandeurs.

- Mais pourquoi ?

- Officiellement parce que ses idées sociales le rapprochaient trop des partis prônant les droits civils pour tous et la suppression de la ségrégation. On craignait qu'il ne pervertît ses ouvriers avec ses idées sociales et que de sa maison ne se répandent des mouvements subversifs mettant en danger l'ordre public.

- Il suffisait de ne lui envoyer que des blancs !

- En fait, je pense que c'était un prétexte. Le fond de l'affaire est qu'il est juif mais qu'il ne se mélange pas aux communautés juives de la ville.

- Il y en a donc plusieurs ?

- Oui. Et on retrouve les mêmes clivages qu'en Europe centrale. Des questions officiellement de rites ou d'interprétation de certains passages de la bible, mais en fait des questions sous-jacentes de concurrence en affaires. Alors, il préfère rester discrètement dans son laboratoire et aller tenir sa pharmacie. Et les autres juifs influents lui en veulent de ne pas se commettre dans leurs affaires louches. Lui, il est honnête et préfère rencontrer des gens honnêtes même s'ils ne sont pas juifs.

Et en ce moment, on peut craindre que l'insécurité apparaisse et s'envenime. Les périodes de guerres ouvrent souvent la voie aux aventuriers de tout poil. Les vols, les trafics, les pillages vont évidemment prendre de l'ampleur. Alors l'arrivée de Gidéon a été un véritable bonheur. Il est arrivé un soir avec son sac dans le cab de Maître Kahana. Shlomo l'avait ramassé sur la route. Il boitait et avait une balafre au bras. Comme le soir tombait, Maître Kahana a arrêté son cheval et a attendu que l'homme arrive à hauteur de la voiture. Sans rien dire ni rien demander, Gidéon a accroché son balluchon au crochet à bagages et est monté sur la banquette à côté du Maître. »

Le pharmacien n'a rien dit. Il a simplement remis son cheval en marche. Au bout d'un moment, il quand même demandé au noir :

- Comment saviez-vous que j'accepterais de vous prendre avec moi en voiture ?

- J'ai réfléchi. Vous vous êtes arrêté, au crépuscule, peu après m'avoir dépassé. Vous êtes juif, je suis nègre. Donc apparemment pas d'une des treize tribus. Donc vous êtes un de ces juifs ouverts à la misère humaine. Ensuite, je savais que vous cherchez de la main d'œuvre et qu'on ne vous en donne pas. J'ai donc pris la route par laquelle vous quittez la ville après votre travail. De pharmacien. Donc, avant de vous proposer de venir travailler avec vous, j'ai décidé de mieux vous connaître.

- Et... ?

- Si vous ne trouvez rien à redire à m'employer, je pense que je pourrai vous être utile. Je ne manque pas de force, mais je sais des choses qui me rendent encore plus puissant que les simples dons de la nature ne le font. Je suis l'affranchi de la famille Phillips. »

Maître Kahana avait entendu parler de Gidéon à cause de la diphtérie. Il eut un sourire et dit en hébreu que le ciel veille sur sa famille. Et Gidéon lui a répondu en hébreu que le ciel peut aussi faire tomber le feu sur les infidèles. Et Simon conclut son récit en soulignant que depuis l'arrivée de Gidéon qui a accès permanent au laboratoire la pharmacie s'est enrichie de nouvelles spécialités et que Gidéon qui avait coutume de soigner les nègres affranchis gratuitement continue avec des résultats encore meilleurs qu'auparavant, ce qui n'est pas peu dire.

- Voilà pourquoi Gidéon est un personnage important de la famille. Il est direct avec tout le monde. Lorsqu'il est en confiance vis-à-vis des visiteurs. Sinon, on ne le voit pas et s'il doit se montrer, on ne le reconnaît pas : on a l'impression de voir un esclave des champs et non le pharmacien qu'il est devenu. Seule Madame Kahana a droit en permanence à son respect permanent et indéfectible. Il parle aux filles comme à ses petites sœurs, à Maître Shlomo comme à son grand frère. Mais ce qui est fort surprenant, c'est qu'en fait il reste à sa place ce qui est une gageure parce que, vu de l'extérieur, il est difficile de savoir exactement quelle est sa place. »

En attendant tranquillement assis sous un arbre que notre cocher vienne nous rejoindre, nous échangeons des considérations sur la triste actualité de la montée des périls autour de nous. Tout à l'heure nous avons dû dévier notre itinéraire parce que la rue principale était bouchée par une foule excitée par un orateur qui depuis la galerie du bureau du télégraphe commentait le texte du télégramme de la déclaration d'indépendance de la Virginie, déclaration qu'on venait de réafficher.



Alexandria avril 1861.

Depuis la galerie du bureau du télégraphe, un orateur commente le texte du télégramme de la déclaration d'indépendance à la foule qui s'excite.

Ce qui m'a le plus surpris, c'est de voir que nombre de femmes de toutes conditions – des blanches seulement, il faut dire – étaient au moins aussi va-t-en-guerre que les orateurs trop vieux pour se battre qui prônaient la guerre. Toujours la même antienne des fauteurs de guerre : « En avant... vous autres ! Armons-nous et partez ! »

Ensuite, nous avons dû nous arrêter pour laisser passer une parade de miliciens et de conscrits. Leur mine grave contrastait avec l'excitation de la foule agglutinée devant le bureau du télégraphe de tout à l'heure. Mais cette sorte de folie ne laisse rien présager de bon. J'ai vraiment l'impression d'être de retour dans un bayou plein d'alligators puissants et bêtes qui raisonnent avec leur ventre. Mais si les sauriens de Caroline du Sud ou de Floride sortent des bayous en avril pour aller chercher compagnes en vue de perpétuer l'espèce, ils finissent toujours par retourner dans leurs marais. Alors que combien de ces caïmans à deux pattes retourneront-ils dans leurs foyers ? Et dans quel état ?